

- LE CHRIST -

D'après le tableau de Hoffmann.

•••••

ne
no
es
no



Sommaire du Numéro de Septembre 1901.

Pensée dominante : Méditer Jésus doux et humble de cœur. — Le céleste Chevalier. — Méthode pour entendre la sainte Messe par la méditation des sept paroles de Jésus en croix. — Les Serviteurs de l'Eucharistie : La vén. Jeanne-Marie de la Croix, franciscaine (*suite et fin*). — La messe du matin (*poésie*). — Fleurs eucharistiques de la Nouvelle-France : Un vœu héroïque. — Sujet d'adoration : Le but de l'Œuvre eucharistique. — L'imagier de Notre-Dame. — Le Sanctuaire de la Réparation. — Amende honorable au Sacré Cœur de Jésus (*cantique*). — La neuvaine de Sainte-Anne à New-York. — Traits et exemples.

PENSÉE DOMINANTE

Pour le Mois de Septembre 1901.

Méditer Jésus doux et humble de Cœur.



ESUS nous enseigne par sa forme eucharistique à nous anéantir, pour lui ressembler ; l'amitié veut l'égalité de vie et de condition : pour vivre de l'Eucharistie, il faut nous anéantir avec Jésus, qui s'y anéantit. Entrons dans l'âme de Jésus, dans son Cœur : voyons quels sentiments l'ont animé et l'animent encore au Sacrement. Nous appartenons à Jésus-Hostie : ne se donne-t-il pas à nous pour nous absorber en lui ? Il nous faut vivre de son esprit, écouter ses leçons, car Jésus est notre maître en l'Eucharistie ; c'est lui-même qui veut nous instruire à le servir selon ses goûts et sa volonté :

c'est bien juste, puisqu'il est notre Seigneur, et que nous ne sommes que ses serviteurs. Or, son esprit, JÉSUS me le révèle dans ces paroles : Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur : et quand les fils de Zébédée veulent incendier une ville rebelle à leur maître, Jésus leur dit : Vous ne savez quel esprit vous pousse : *Nescitis cujus spiritus estis*. L'esprit de JÉSUS est donc *humilité* et *douceur* ; humilité et douceur de cœur, c'est-à-dire aimée, acceptée par amour et pour ressembler à JÉSUS-CHRIST. Notre-Seigneur veut nous y former : c'est pour cela qu'il est au Sacrement et qu'il vient en nous. Il veut être notre maître en ces vertus : lui seul peut nous les apprendre et nous en donner la grâce.

L'humilité du cœur, voilà l'arbre qui donne la fleur et le fruit de la douceur. — *Discite a me quia humilis corde*. Jésus parle de l'humilité de cœur : n'avait-il pas l'humilité d'esprit ? Non, l'humilité d'esprit négative, fondée sur le péché et le néant de notre nature corrompue, JÉSUS n'y était pas soumis ; il en a cependant fait les œuvres pour notre exemple. — Ainsi Jésus s'humilie comme les pécheurs, et cependant il est sans péché ; il n'a à rougir de rien ; selon que le disait le bon larron : *Hic nil mali gessit*. Celui-ci n'a rien fait de mal. — Mais nous, nous devons rougir de tout : nous avons fait beaucoup de mal et nous ne connaissons pas même tout le mal dont nous sommes coupables.

Jésus n'a pas l'ignorance de la nature déchue, et nous, nous ne savons rien : nous ne savons que le mal. Nous viciions la notion du juste et du bien. Jésus sait tout, et il est aussi humble que s'il ne savait rien : il reste trente ans à apprendre dans le silence !

Il a tous les dons naturels ; il sait et peut tout faire à la perfection ; il ne le montre pas ; il ne travaille que grossièrement, à la manière des apprentis : *Nonne fabri filius ?* N'est-ce pas là, dit-on, le fils de l'artisan, artisan comme son père ?

Jésus n'a jamais montré qu'il savait tout ; même dans ses enseignements, il atteste qu'il ne fait que redire la parole de son Père : il se borne à sa mission ; il la remplit dans la forme la plus simple et la plus humble : il s'est donc conduit comme un homme véritablement humble d'esprit. Il ne s'est glorifié de rien, n'a jamais cher-

ché à briller, à faire de l'esprit, à paraître plus instruit que les autres : même dans le temple, quand il était au milieu des docteurs, il les écoutait et les interrogeait pour s'instruire : *Audientem et interrogantem eos.*

Jésus avait l'humilité d'esprit positive qui ne consiste pas à s'humilier de sa misère, mais à renvoyer le bien à Dieu, à s'humilier dans le bien : il dépendait en tout de son Père, le consultait et obéissait à ceux qui tenaient sa place sur terre : il renvoyait la gloire de tout bien à son Père : son humilité d'esprit est magnifique, admirable, divine : *Gloriam meam non quero, sed ejus qui misit me* ; elle est toute glorieuse, c'est une humilité toute d'amour, toute spontanée.

Nous devons avoir l'humilité d'esprit, parce que nous sommes ignorants et pécheurs : c'est un devoir de justice. — Nous y avons une autre obligation en notre qualité de disciples, serviteurs de Jésus. — Cependant Jésus ne nous parle dans son commandement que de l'humilité de cœur : il semble à son amour que ce serait trop nous humilier que de nous parler de cette humilité d'esprit : cela rappelle trop de misères, de péchés, de titres au mépris. L'amour de Jésus voile ce côté pénible et nous dit d'être comme lui, humbles de cœur : *Humilis corde.*

Q'est-ce donc qu'être humble de cœur ?

C'est recevoir de Dieu avec soumission de cœur les exercices d'humilité comme un bien, comme un acte qui lui est glorieux ; c'est accepter son état et ses devoirs quels qu'ils soient, et ne pas rougir de sa condition ; c'est être simple et comme naturel dans les grâces extraordinaires de Dieu. — Et si j'aime Jésus, je dois lui ressembler ; si j'aime Jésus, je dois aimer ce qu'il aime, ce qu'il fait, ce qu'il préfère à tout : l'humilité.

Avons-nous cette humilité de cœur, ou plutôt cet amour de Jésus humilié ? Peut-être celle qui va avec le dévouement, la gloire, le succès ; qui donne, se dévoue purement et sans motifs de gloire humaine ; mais non cette humilité qui descend avec Jean-Baptiste, lequel s'abaisse et se cache, et est heureux qu'on l'abandonne pour Notre-Seigneur ; non celle de Jésus au Sacrement, caché, anéanti pour glorifier son Père.

C'est là le vrai combat qui doit triompher de la nature :

aimer l'humilité de Jésus, c'est sa gloire et sa victoire en nous.

Il y a l'humilité dans la prospérité, dans l'abondance, le succès, les honneurs, la puissance : celle-là devrait être bien facile ; on jouit même en s'humiliant, c'est-à-dire en renvoyant la gloire à Dieu.— Mais il y a l'humilité positive du cœur, qui a lieu dans les humiliations extérieures et intérieures, lorsqu'elles attaquent l'esprit, le cœur, le corps, les œuvres : vraie tempête qui vous submerge ; c'est celle de Notre-Seigneur et de tous les saints ; aimer Dieu alors, le remercier de cet état, voilà la vraie humilité de cœur.

Comment arriver à l'acquérir ? — Ce n'est pas par les raisonnements ni par les réflexions : nous croirions l'avoir parce que nous aurions d'elle de belles pensées, ou que nous prendrions d'héroïques résolutions, et nous en resterions là. — Il faut simplement se mettre dans l'esprit de Notre-Seigneur, le voir, le consulter, agir sous sa divine influence, en société, en amour ; il faut nous recueillir en sa divine humilité de cœur, offrir nos actions à Jésus, humilié par amour au Sacrement, et préférant cet état obscur à toute la gloire de son ciel ; et examiner après si, pendant l'action, nous ne nous sommes pas repris. Disons sans cesse : " Jésus, si humble de cœur, rendez notre cœur semblable au vôtre. "

Les pages ci-dessus sont tirées du très pieux ouvrage intitulé : *La divine Eucharistie*, formé des écrits et des instructions du vénéré Père Eymard, fondateur de la Congrégation du Très Saint Sacrement, dont la béatification est actuellement sollicitée en cour de Rome. Nous ne saurions trop recommander à toutes les âmes désireuses d'aimer et de servir Jésus-Hostie ce magnifique traité, où se sont épanchés la foi et l'amour d'un saint. Sous une forme ravissante de simplicité, il dévoile les plus hautes profondeurs du divin Sacrement, les plus intimes secrets de son service. L'ouvrage comprend quatre volumes : les deux derniers sont plus spécialement destinés aux âmes consacrées à Dieu : mais les deux autres conviennent à tous les fidèles sans exception. On peut se procurer chaque volume séparément à notre Bureau au prix de 50 c. broché et 75 c. relié. Le premier volume a pour titre : *La Présence réelle* ; le deuxième : *la Sainte Communion* ; le troisième : *Retraites aux pieds de Jésus-Eucharistie* ; le quatrième enfin : *L'Eucharistie et la perfection chrétienne*.

Le Céleste Chevalier

LE saint abbé Thibaut dut son entrée dans la vie monastique au zèle qu'il eut pour entendre la messe, et voici de quelle manière eut lieu cet évènement.

Ce grand seigneur était un des preux de l'époque ; il fréquentait assidûment les tournois et autres exercices de ce genre. Un jour qu'il se rendait à une joute solennelle qui devait réunir les plus nobles seigneurs de la contrée et combler de gloire les vainqueurs des jeux, il entendit sonner la messe à l'église voisine consacrée à la reine des cieux. Il s'arrêta soudain et délibère sur ce qu'il doit faire : après avoir invoqué Dieu, il triompha de l'ardeur impétueuse qui l'entraînait au rendez-vous des combats et de la gloire, pour entrer dans cette église et y entendre une première messe, puis une seconde qui suivit immédiatement, selon sa louable habitude ; après quoi il reprit sa route en toute hâte,

Comme il approchait du lieu du combat, quel fut son étonnement de voir tout le monde l'entourer, le couvrir d'applaudissements, le proclamer vainqueur de la lice et lui donner tout l'honneur de la journée ! Le bon chevalier crut qu'on se moquait de lui, qu'on voulait lui reprocher son absence et l'infidélité de sa parole. Mais il se trompait, ces applaudissements étaient aussi sincères qu'unanimes. Cependant il ne pouvait s'expliquer comment, tandis qu'il était dans une église assez éloignée, il avait pu se trouver simultanément sur le lieu du combat, lorsqu'il lui vint en pensée qu'un ange de Dieu avait peut-être pris sa forme et sa figure pour combattre à sa place. Ce guerrier d'un nouveau genre avait déployé une force, une adresse et une habileté sans égales ; il avait désarmé tous ses adversaires, puis il s'était évanoui comme une vapeur légère au moment même où le personnage dont il portait les traits apparut sur la scène. Thibaut se félicita d'avoir cédé à l'impression qu'il ressentait d'entendre la messe

et remercia Dieu de la miséricorde dont il avait preuve à son égard.

Ce merveilleux trait de la divine bonté en son endroit



l'amena insensiblement à mépriser la gloire du monde, ses richesses et ses plaisirs et à le dégoûter du métier des armes, qui était chez lui une passion indomptable. Il ré-

solut donc de s'enrôler dans une nouvelle et meilleure milice et d'entrer dans les rangs de l'armée bénédictine. Peu de temps après, en effet, il se retira au monastère de Vaux-de-Cernay, en France. Là il fit de si grands progrès dans la vertu qu'il fut élu abbé du monastère. Il remplit cet office pendant de longues années, pour le plus grand bien de tous ses religieux. Mais cette haute dignité du cloître ne diminua en rien sa grande dévotion envers la sainte Eucharistie, principe et source de sa vocation religieuse ; elle ne fit que s'accroître avec les années. Aussi rien ne lui paraissait vil et bas quand il s'agissait du service des autels : son bonheur était de balayer l'église de ses propres mains ; il se réservait ordinairement le soin de la lampe qui brûlait devant le Très Saint Sacrement. Quelques-uns de ses moines lui reprochant un jour de se dégrader et d'avilir l'éminente dignité abbatiale en s'occupant de ces humbles offices, bons pour les valets, il leur ferma la bouche par ces paroles du saint roi David : " Je ne rendrai encore plus vil que je n'ai été devant le Seigneur qui m'a choisi pour chef de son peuple et je serai humilié à mes propres yeux. " (II Reg. vi, 21, 22.)

Enfin le grand esprit de piété qui l'animait pour l'auguste Sacrement de l'autel se manifestait par les profondes et longues genuflexions qu'il ne manquait jamais de faire en passant devant le très-saint Sacrement ; il disait alors la prière suivante, à la gloire de Jésus et de Marie : " Béni soit Jésus-Christ, fils unique du Père éternel, qui par sa naissance a couronné d'une gloire ineffable sa très-digne mère notre Dame. " *Benedictus sit Christus Jesus, unigenitus æterni Patris, qui per nativitatem suam ineffabili gloria dignissimam matrem suam Mariam, dominam nostram decoravit.* Il lui fut révélé que cette formule de prière plaît à Notre-Seigneur et qu'il en reçoit beaucoup de gloire.

La Messe mensuelle à l'intention des Abonnés du "Petit Messager" sera célébrée le Jeudi, 11 Septembre à 6 heures, dans la Chapelle du Très Saint Sacrement.

MÉTHODE

POUR ENTENDRE LA SAINTE MESSE

par la Méditation des

Sept Paroles de Jésus en croix.



L'INTROÏBO. — Jésus prie pour ses bourreaux : *Pater, ignosce illis ; non enim sciunt quid faciunt* : Père, pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font. — Demandez à Jésus-Christ pardon de vos péchés, vous plus coupable que ses bourreaux, puisque vous l'avez crucifié le connaissant mieux.

AUX ORAISONS. — Le bon larron dit à Jésus : *Memento mei cum veneris in regnum tuum*. Et Jésus lui répond : *Hodie mecum eris in paradiso* : Aujourd'hui même vous serez avec moi dans le paradis. — Le larron est reconnaissant : il unit sa souffrance à celle du Sauveur. Faites la même prière pour le jour de votre mort et pour le jour présent.

A L'OFFERTOIRE. — Jésus donne à Marie saint Jean pour fils. *Mulier, ecce filius tuus* : Femme, voici votre fils. Il lui succédera dans son titre de fils ; avec lui, tous les hommes reçoivent Marie pour mère. Remerciez Notre-Seigneur de vous avoir donné Marie ; dites à cette bonne Mère de bien vous aimer et de vous diriger en tout au service de Jésus.

A LA PRÉFACE. — *Fili, ecce Mater tua* : Fils, voilà votre Mère. — Vous êtes donné pour fils à Marie. Remer-

ciez ce bon Sauveur de ce beau titre d'enfant de Marie, qui vous donne droit sur son cœur de mère et sur tous ses biens.

A L'ÉLÉVATION. — *Sitio ! J'ai soif !* Adorez JÉSUS de nouveau crucifié sur l'autel, demandant à son Père de souffrir encore pour l'amour des hommes et lui disant : " J'ai soif ! J'ai soif des cœurs, soif de votre gloire ! " Etanchez cette soif ardente de JÉSUS pour la souffrance, pour le salut du monde et la réparation de la majesté de Dieu si offensée, en souffrant et réparant avec lui.

AU PATER. — *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? — Deus, Deus meus, ut quid dereliquisti me ?* Adorez les saints et ineffables abandons du Sauveur, qu'il a soufferts pour expier vos abandons coupables de Dieu et de sainte loi ; protestez à Dieu que vous ne l'abandonnerez plus jamais.

A LA COMMUNION. — JÉSUS meurt en disant : *Pater, in manus tuas commendo spiritum meum. — Consummatum est ! — Père, je remets mon âme entre vos mains. — Tout est consommé !* Adorez JÉSUS remettant, dans la Communion, entre les mains de tous les hommes, son Corps, son Sang, son Ame et sa Divinité, tout ce qu'il est. Unissez-vous au prêtre, et adorez JÉSUS descendu de la croix et remis dans les bras de sa sainte Mère. Prenez-le aussi, et le serrez sur votre cœur afin qu'il n'en sorte jamais.

Le P. Eymard.



Les Serviteurs de l'Eucharistie

LA V. JEANNE-MARIE DE LA CROIX
FRANCISCAINE*(suite et fin.)*

Le phénomène opérait quelquefois, dès avant la sainte communion, des effets sur ses sens. A peine avait-elle commencé à sentir ces parfums célestes, qu'elle tombait en extase, et, au lieu de réciter le *Confiteor*, elle murmurait devant le prêtre qui lui donnait la communion des vers sur les plaies de Jésus-Christ que l'amour lui mettait sur les lèvres ; puis elle devenait immobile en sa présence, et il fallait qu'il la contraignît par l'obéissance à communier. Elle se soumettait, mais avec des efforts visibles, et son visage trahissait la contrainte qu'elle se faisait intérieurement pour s'arracher aux doux sentiments qui enlaçaient son âme. Souvent le prêtre, à l'autel, lui apparaissait comme un vivant tabernacle, au dedans duquel elle distinguait un petit enfant d'une beauté toute céleste, resplendissant comme le soleil, la croix à la main, et entouré d'une troupe d'anges agenouillés dans un silence respectueux. Les rayons qu'il jetait pénétraient en elle et il lui semblait que Jésus lui-même lui donnait la sainte communion au milieu d'une lumière éblouissante et du jeu de mille couleurs.

A peine communiée, elle tombait ordinairement dans une profonde extase qui durait parfois sept heures entières, d'autres fois tout le jour. Pendant ce temps, elle était sans cesse occupée avec Jésus, tantôt debout, tantôt à genoux ou assise, le plus souvent les bras étendus. Elle était comme morte pour le monde extérieur, et son âme contemplait avec délices les splendeurs du céleste royaume. On l'entendait soupirer, ou bien bégayer dans sa jubilation des paroles d'amour divin. Elle s'écriait d'un ton plaintif : " Hélas ! on offense mon Dieu ! " La couleur

de son visage changeait selon l'objet qui occupait son esprit. Contemplait-elle les merveilles du ciel, son visage prenait la fraîcheur et l'éclat de la rose ; mais si elle passait à la considération des souffrances de Jésus-Christ, elle devenait pâle comme un cadavre, et ses traits semblaient se flétrir sous une douloureuse angoisse. Obligée par la règle de se mettre à table à certaines heures, elle prenait des aliments sur son assiette, puis oubliait de manger, absorbée par les irrésistibles impressions de son âme toute ravie en Dieu. Quelques soupirs, des murmures d'amour s'échappaient de sa poitrine : " Mon âme est à vous, ô " mon Maître ! à vous est mon cœur, à vous mon corps ; " mille fois je vous ai consacré tout ce que je possède. — " O âmes, continuait-elle d'un ton plus haut, Dieu seul, " Dieu seul ! il n'y a que lui qui puisse nous remplir. Où " voulez-vous aller hors de lui ? il n'y a de repos qu'en " lui ; lui seul est l'abri du cœur. " Les ardeurs intérieures dont elle était consumée étaient telles que son cœur devenait comme une fournaise dont le feu pénétrait jusqu'aux parties extrêmes du corps et lui tirait la sueur de tous les membres : " O mon doux amour, soupirait-elle, vous avez pénétré jusqu'à la moëlle de mon cœur ; " vous me tourmentez et me ravissez en même temps ; je " ne tiens plus à la terre, mon être tout entier s'est écoulé dans le vôtre. "

Elle mourut en 1673. On lit dans son testament, parmi d'autres aspirations séraphiques : " O Fils de Dieu, mon aimable époux, je vous aime de tout mon cœur, et je languis du désir d'entrer par la porte sacrée de votre Cœur ouvert, dans les joies de votre paradis ! Fils de Dieu, vous êtes comme la grenade, couronné de votre ardent amour, et à travers votre Cœur, ouvert comme le fruit du grenadier, vous nous montrez votre grande miséricorde. Que de plaies l'amour a faites sur votre corps ! et par chacune de ces ouvertures vous m'invitez à entrer dans le parterre ensanglanté de votre amour... Ornez l'appartement secret de mon cœur, afin que je puisse être reçue du grand Roi du ciel ! Allumez la lampe de mon âme, remplissez-la de l'huile de votre grâce, et placez-moi parmi vos vierges sages. Que votre amour m'adresse ces douces paroles : *Viens, la bénie de mon Père, possède le royaume que je t'ai préparé de toute éternité...* "

La Messe du matin



E cleric est attentif à remplir les burettes,
L'abbé, tout en priant, finit de s'apprêter ;
Le chantre ouvre son livre et tire ses lunettes,
Le sonneur, sous le porche, achève de tinter.

Deci, delà, des bruits : soit froissement de chaises,
Sursaut de banc heurté, coup de porte battant ;
Quelque bonne âme vient, s'accoude, prend ses aises,
Puis, la tête inclinée, immobile, elle attend...

Enfin deux pas discrets s'entendent sur les dalles ;
Devant le célébrant l'enfant marche à l'autel,
Pendant que l'*Introuit* s'élève dans les stalles,
Note à note appuyé, comme à coups de martel.

A travers les vitraux teints de couleurs voyantes,
Pas encor de rayons bleus, rouges ou violets,
Seuls, les cierges de cire aux flammes ondoyantes,
Sur les chandeliers d'or ont de pâles reflets.

C'est dans ce clair obscur que le Mystère insigne
Humblement s'accomplit... et que le célébrant
Se penche, se confond, se redresse, se signe,
Baise l'autel, bénit et prie en murmurant.

Il est toujours besoin que Dieu se sacrifie :
Sans torturants bourreaux, sans gibets et sans fiel,
Sans Judas qui trahit, ou juif qui crucifie.
La messe est un rachat de quelque part du ciel.

Et tout en s'imprégnant d'un intime délice,
Dans la sérénité, dans le calme du cœur,
Pour soutenir l'hostie au-dessus du calice,
L'apôtre bien-aimé tremble de tout son cœur.

Sanctus ! Sanctus ! Sanctus ! Et les femmes pieuses,
Comme au pied de la Croix, lors du divin tourment,
Se courbent à genoux, muettes, oublieuses,
S'abîment de silence et de recueillement ;

Tandis qu'inconscient de son regard profane,
En s'essayant à voir au miracle d'amour,
Le petit clerc, heureux déjà d'être en soutane,
Songe naïvement : " Si j'étais prêtre un jour ! "

Alors, durant qu'il voit couler les pleurs du cierge,
Qu'il sonne au *Domine* sur le mode argentin,
Un joli rêve éclot au fond de son cœur vierge,
Pendant que le soleil monte dans le matin...



Fleurs Eucharistiques de la Nouvelle-France

Un Vœu Héroïque.



E séjour en la Nouvelle-France du Père Noël Chabanel, de la Compagnie de Jésus, ne fut qu'un long martyre moral, au témoignage de ses compagnons d'apostolat : difficultés insurmontables pour apprendre la langue du pays, répugnance invincible pour tout ce qui touchait les Sauvages, contradictions de toutes sortes, quelle était lourde, la croix du missionnaire ! et, pour comble de maux, le Seigneur lui retirait les consolations spirituelles.. Mais, loin de repousser cette croix qui l'écrasait de son poids, le digne émule du Père de Brébeuf s'y attacha irrévocablement par le vœu suivant qu'il fit le jour de la fête du Très Saint Sacrement, en 1647 :

" Jésus-Christ mon Sauveur, qui par une disposition
" admirable de vostre Paternelle Providence, avez voulu

" que je fusse Coadjuteur des Sainctes Apostres de cette
 " vigne des Hurons ; quoy que j'en sois tout à fait in-
 " digne ; me sentant poussé du désir de servir aux inten-
 " tions qu'a sur moy vostre sainct Esprit, pour avancer
 " la conversion à la foy, des barbares de ce pais des
 " Hurons ; Moy, Noël Chabanel, estant en la présence
 " du très-sainct Sacrement, de vostre Corps et de vostre
 " Sang précieux, qui est le tabernacle de Dieu avec les
 " hommes : je fais vœu de perpétuelle stabilité en cette
 " Mission des Hurons ; entendant le tout, selon l'inter-
 " prétation des Supérieurs de la Compagnie et selon
 " qu'ils voudront disposer de moy. Je vous conjure donc,
 " mon Sauveur, qu'il vous plaise de me recevoir pour
 " serviteur perpétuel de cette Mission, et que vous me
 " rendiez digne d'un ministère si sublime. Amen. "

Le Sauveur, après la dernière Cène, voyant son heure
 venir, prit avec lui Pierre, Jacques et Jean et leur
 demanda de veiller et de prier avec lui ; le Père Chaba-
 nel, après s'être immolé sur l'autel du sacrifice, écrivit à
 un de ses frères, membre comme lui de la Compagnie de
 Jésus :

" Aussi bien n'ay-je ny papier ny loisir qu'autant qu'il
 " en faut pour supplier vostre Révérence de se souvenir
 " de moy au sainct Autel, comme d'une victime destinée
 " peut-être au feu des Iroquois. "

Dernier trait de ressemblance avec son bien-aimé
 Maître : le Père Chabanel eut aussi son Judas, car il
 mourut de la main d'un huron apostat, d'un de ces mal-
 heureux pour lesquels il s'était offert sans partage, en
 union avec la Victime de l'Autel.

MARIE AYMONG

Pèlerinage de la Réparation.

On pourra se procurer des billets pour le Pèlerinage
 de la Réparation à la Communauté du Très Saint Sa-
 crement, 320, avenue Mont-Royal, — au Bureau de la
 Réparation, 390, rue Panet, — et auprès des Zéla-
 trices. Le prix est de 25 cts, aller et retour, les mardis
 et vendredis, et de 30 cts les autres jours. Les chars
 électriques partent du coin des rues Notre-Dame et
 Lasalle, Maisonneuve, et déposent les pèlerins à la
 porte même de la Chapelle.

SUJETS D'ADORATION

A L'USAGE

des Agrégés de la Congrégation du T. S. Sacrement.

No 41

LE BUT DE L'ŒUVRE EUCHARISTIQUE

I. — Adoration.

Quel est le but de l'Œuvre eucharistique ?

C'est de former avec Marie à Jésus abandonné dans son divin Sacrement une cour d'âmes fidèles et dévouées, toutes consacrées à l'adorer, à le louer, à l'aimer, à le servir par une sainte émulation avec la cour céleste.

Oh ! que Jésus est délaissé dans son Tabernacle ! — délaissé des indifférents, des incrédules qui le méprisent et le renient parce qu'il y est trop aimant.

Que Jésus est délaissé par les chrétiens légers et mondains, et que le nombre en est grand ! — Les plaisirs, les visites, la table, l'argent absorbent tout le temps, toutes les puissances de l'âme de ces ingrats !

Que Jésus est abandonné même des âmes pieuses ! qu'il en est peu qui le servent et l'aiment pour lui-même ! combien nombreuses celles qui le laissent dès que le monde leur sourit et qu'elles s'y trouvent bien !

Que Jésus est abandonné ! Qu'il y en a peu de dévoués à son amour eucharistique ! qu'il y en a qui ne travaillent que comme des mercenaires ou des hommes résolus de s'en tenir juste au devoir !

Jésus est presque toujours seul, et cependant ce n'est que pour nous qu'il est sur son trône d'amour, et personne ne vient répondre à son amour !

Les démons eux-mêmes sont étonnés et épouvantés de l'ingratitude des hommes envers le Dieu de l'Eucharistie ! — Jésus reste seul, attendant quelque âme à qui il puisse se communiquer pour remplir la fin de son Sacrement.

O Dieu ! quel amour d'une part, quelle indifférence de

l'autre ! — et cependant, quelle plus grande faveur que celle d'être à ses pieds ?

Quel plus grand bonheur que de se sentir près de sa personne adorable ? N'est-ce pas le ciel commencé ?

N'eût-on que l'Eucharistie pour récompense de tous ses sacrifices, ne serait-ce pas déjà trop ?

II. — Action de grâces.

Le deuxième but de l'Œuvre, c'est de rendre perpétuellement grâces à Jésus de l'amour qu'il nous a témoigné dans l'institution de ce divin Sacrement.

1. Lui rendre de solennelles actions de grâces, d'abord pour tous les sacrifices que son amour s'est imposé dans l'Institution de ce Sacrement ; — sacrifices de sa gloire, de sa majesté, de sa puissance, de sa liberté, — et jusque de sa sainteté glorieuse exposée encore aux mépris, aux injures, aux blasphèmes, aux sacrilèges les plus révoltants. Il les savait d'avance, sa dignité les avait pesés : l'amour l'emporta.

2. Actions de grâces perpétuelles pour l'état perpétuel et permanent de son être sacramentel ; que de sacrifices depuis dix-huit cents ans ! que de preuves d'amour accumulées ! quelle montagne des fruits d'un amour si prodigieux ! quelles chaînes de grâces depuis le Cénacle jusqu'à ce jour ! N'est-il pas juste de remercier, de célébrer la bonté de cet aimable Sauveur ? — Est-il permis d'être ingrat envers le monde et un ami ? L'enfant n'aime-t-il pas son père, sa mère, qui lui ont donné le jour ? Un malheureux n'aime-t-il pas son libérateur, son bienfaiteur ?

3. Actions de grâces publiques. Il faut remercier pour ceux qui ne remercient pas, et ceux-là sont nos parents, nos amis, nos frères en Adam et en la loi...

Il faut remercier avant d'obtenir, c'est l'acte de justice.

Il faut remercier pour notre pays, pour le monde conservé et sauvé par l'Eucharistie.

Sans le soleil, le monde resterait dans sa stérilité et ne serait qu'une prison, que l'image de la mort. Sans l'Eucharistie, le monde chrétien ne serait qu'un désert aride, qu'un sombre tombeau ; ce serait le dernier jour qui annoncerait le jugement dernier.

Quelle fin délicieuse donc que de passer son temps au

pied du trône de l'Agneau et de lui dire perpétuellement avec la cour céleste : " Vous êtes digne, ô Jésus, de recevoir la bénédiction, l'honneur, la gloire et la puissance dans les siècles des siècles ! "

III. — Réparation.

Le troisième but de l'Œuvre, c'est la Réparation.

1. Jésus est bien offensé dans l'Eucharistie par tant d'irrégularités commises par les chrétiens eux-mêmes ; — par tant de sacrilèges dont le nombre et la malice sont capables d'épouvanter les démons !

Que de communions sacrilèges où Jésus est livré au démon, aux actes diaboliques de la magie, aux perfidies des Juifs ! — et cela de nos jours encore. — Que de mauvais chrétiens qui trahissent leur Maître et le livrent à ses ennemis !... Et Dieu seul connaît l'énormité et les mystères cachés de ces sacrilèges abominables.

C'est pour réparer tant d'abominations que la Société eucharistique vient se prosterner aux pieds de Jésus, plus outragé ici encore que dans sa Passion. — Oui, plus outragé, parce qu'il est dans l'Eucharistie plus humilié, plus anéanti, plus silencieux et plus patient, — se laissant outrager sans se plaindre, — crucifié sans gloire, — enseveli sans honneur.

Et personne presque ne pense à le consoler, à lui essuyer le visage, souillé par tant d'insultes, comme fit autrefois la pieuse Véronique.

Eh bien ! voilà votre tâche : de pleurer, souffrir, vous immoler en amende honorable perpétuelle à Jésus-Hostie.

2. La justice divine, à la vue de tant de crimes contre l'Eucharistie, veut frapper les coupables ; la foudre est prête à les punir. — Le Père céleste, indigné de voir son Fils unique outragé, veut le venger.

Mais l'âme eucharistique demande miséricorde pour les coupables ; elle se fait avec Jésus-Hostie une même victime de propitiation ; elle souffre et fait pénitence à la place de Jésus qui ne peut plus souffrir, — mais qui lui donne ses plaies, son sang, ses mérites, son amour du salut des pécheurs, afin qu'elle puisse toucher le Père céleste et obtenir de sa bonté le pardon des coupables.

Quelle sublime mission ! Comme Jésus sera content de pouvoir ainsi continuer et couronner son sacrifice !

C'est le Calvaire de l'amour... Et pourvu que Jésus soit honoré, le Père céleste glorifié, que m'importent les sacrifices !

Que je souffre, que je sois crucifié, pourvu que Jésus règne : c'est tout mon bonheur.

IV. — Prière.

Le quatrième but de l'Œuvre, c'est la supplication, l'impétration, la prière, la prière perpétuelle.

Jésus est dans l'Eucharistie comme notre avocat puissant auprès de son Père céleste, — interpellant sans cesse la miséricorde divine en notre faveur, et conservant toujours sur l'autel son état de victime, pour désarmer la colère de Dieu son Père, irrité contre les coupables.

C'est donc encore à prier avec Jésus-Eucharistie que l'Œuvre eucharistique se consacre.

C'est à une mission de prières et de supplications qu'elle se dévoue, priant sans cesse

1. Pour l'Eglise et ses pasteurs, afin que Dieu bénisse leur zèle et fortifie leur courage ;

2. Pour la paix et la concorde entre les princes chrétiens, afin que l'Eglise travaille en paix et liberté au règne de Jésus-Christ et à la sanctification des âmes ;

3. Pour la conversion des incrédules, hélas ! si nombreux, afin que Dieu fasse luire sur eux sa lumière ; — pour les hérétiques, afin qu'ils reviennent au giron de l'Eglise ; — pour la conversion des Juifs à la foi de Jésus-Christ, afin que sur la terre il n'y ait plus qu'un seul pasteur, un seul troupeau, un seul Seigneur Jésus-Christ notre Sauveur, régnant en son adorable Sacrement ; pour tous les pécheurs, afin qu'ils se repentent et revivent à la grâce.

4. Pour la sanctification des justes, afin que de plus en plus ils reconnaissent le Don de Dieu et y puisent l'ardeur et la force de la vertu.

Oh ! quelle puissance dans cette prière universelle faite au pied du Trône de la grâce, appuyée de la supplication même et des mérites de Jésus ! c'est la grande force qui soutient et sauve le monde.



Il y avait un beau couvent bâti sur un haut plateau. Au-dessus, la montagne couverte de sapins. Les toits pointus et les tourelles de la sainte maison se découpaient sur ce fond sombre. Au-dessous, une large vallée, des vignes, des champs de blé, des prairies bordées de peupliers, et un village le long d'une molle rivière.

Les moines de ce couvent étaient à la fois de bons serviteurs de Dieu, de grands savants et d'excellents travailleurs. Le jour, leurs robes blanches apparaissaient çà et là dans la campagne, penchées sur les travaux de la terre ; et, le soir, on les voyait passer de pilier en pilier, sous les arceaux du large cloître, avec un murmure de conversations ou de prières.

Il y avait parmi eux un jeune religieux, du nom de Norbert, qui était un très bon *imagier*. Dans le bois ou dans la pierre, ou bien avec l'argile qu'il peignait de vives couleurs, il savait façonner de si belles statues de Jésus, de Marie et des saints, que les prêtres et les personnes pieuses venaient les voir de très loin et les achetaient très cher, pour en faire l'ornement de leurs églises ou de leurs oratoires.

Norbert était fort pieux. Il avait surtout pour la Sainte Vierge une dévotion extraordinaire : et souvent il restait des heures devant l'autel de l'Immaculée, immobile et prosterné sous son capuchon, les plis de sa robe épanchés derrière lui sur les dalles.

Norbert était parfois rêveur. Le soir surtout, en regardant, du haut de la terrasse, le soleil s'éteindre à l'horizon, il devenait inquiet et triste. Il aurait voulu s'en aller

loin, voir d'autres coins du monde que celui où il était.

Le prieur lui disait alors :

— Que pouvez-vous voir ailleurs que vous ne voyiez où vous êtes ? Voilà le ciel, la terre, les éléments : or, c'est d'eux que tout est fait... Quand vous verriez toutes les choses à la fois, que serait-ce qu'une vision vaine !

Les bons moines étaient très aumôniers : et, comme ils étaient très riches, un jour vint où il n'y eut plus un seul pauvre dans les environs. Alors ils résolurent de construire à leurs frais une magnifique église près de leur couvent.

On abattit, sur les pentes boisées qui dominaient le monastère, les plus beaux chênes et les plus beaux sapins pour en faire la charpente de l'église. On les équarrit, puis on les scia en les posant sur de hauts trétaux : et tout le couvent fut enveloppé d'une poussière jaune comme de l'or.

Et c'était, au milieu de l'immense solitude, comme une bourdonnante ruche humaine. Chaque ouvrier, en taillant sa pierre pour la cathédrale future, ignorait où cette pierre serait posée et même si elle serait vue des fidèles, mais il savait bien qu'elle serait vue de Dieu, et tous se réjouissaient de collaborer, chacun pour son humble part, à l'œuvre sainte.

Et bientôt, pierre à pierre, lentement, l'église monta vers le ciel.

Les bons moines, un soir, devisaient entre eux, sur la terrasse du couvent, après l'*Angelus*.

Il s'agissait de savoir sous quel vocable leur église serait placée ; et chacun proposait son sentiment et le soutenait avec ardeur.

Le prieur, homme de gouvernement et de tradition, parla le premier :

— Il sied que notre église soit placée sous le vocable de notre fondateur, saint Eustache. Autrement les fidèles croiraient qu'il y a peut-être un plus grand saint que l'illustre anachorète qui a institué notre ordre.

Le sous-prieur dit :

— Les saints les plus vénérables ne sont que de pâles reflets du Christ leur modèle. Si vous m'en croyez, nous consacrerons cette église à Notre-Seigneur Jésus, d'où le salut est venu aux hommes et d'où procède toute sainteté.

Le moine Alcime, âgé de plus de cent ans, si maigre et si tordu par les années, que sa robe blanche faisait des angles comme un linge qu'on aurait mis sécher sur un sarment noueux, prit la parole à son tour :

— Je propose Dieu le Père. On le néglige un peu. On l'oublierait tout à fait si l'usage n'était de réciter le *Pater*. Pourtant c'est lui qui a créé le monde. Pendant plus de quatre mille ans, les hommes n'ont point eu d'autre Dieu. A l'heure pré-



sente, beaucoup de peuples l'adorent, qui ne connaissent point son Fils.

Norbert s'était tu jusque-là. Pensif, il regardait pâlir les ors et les pourpres du couchant.

— Moi, dit-il, c'est à la Vierge Marie que je consacrerai ce temple. C'est parce qu'elle fut souverainement pure qu'elle mérita d'être la mère de Dieu...

Après une discussion assez vive, il fut décidé que le grand portail serait surmonté de la statue de saint Gengoul, patron du noble duc du pays. Un peu au-dessus on placerait la Vierge Marie, et, sur la pointe du pignon, Jésus crucifié.

Norbert fut chargé de sculpter les trois figures.

Il tailla sans beaucoup de zèle la figure de saint Gengoul. Ne sachant pas au juste quelle profession ce saint avait exercée de son vivant, Norbert en fit un chevalier, afin de plaire au seigneur duc. Il le campa droit et raide dans une armure de fer, en joignant avec exactitude, sur sa poitrine, les doigts énormes de ses mains gantelées : ce fut vite fait.

Puis il sculpta, dans un bloc de granit, un Jésus en croix, haut de quatre toises.

Quoique Norbert apportât à cette œuvre tous ses soins et toute sa piété, il songeait sans cesse à la Vierge Marie, dont il devait ensuite ciseler l'image ; et il réservait pour elle, sans le dire, tout l'effort de son art et de son amour.

Tout le temps qu'il travailla à la statue, il ne voulut pas la laisser voir, sous prétexte que les réflexions de ses frères le troubleraient et embrouilleraient ses idées. Et, seul avec son rêve, il cisela la Vierge Marie telle qu'il l'imaginait.

Longue et drapée de grands plis, la tête inclinée vers les hommes, l'Immaculée leur tendait ses deux mains ouvertes d'où coulent les pardons. A vrai dire, c'était à peine un corps ; mais le visage était si beau, les yeux regardaient avec tant de tendresse, la bouche souriait avec une douceur si triste, le geste des mains faisait si bien grâce au monde entier, que la seule vue de cette image donnait envie de prier, de pleurer et d'être un saint.

Lorsque les moines la virent, ils se récrièrent d'admiration ; et le prieur lui-même la déclara merveilleusement belle.

Donc, la croix sainte, la statue de la Vierge et celle de saint Gengoul furent placées où il avait été convenu.

L'église était presque achevée. Deux hautes tours flanquaient le portail, pareilles à des faisceaux de colon-

nettes et de clochetons. Norbert, animé d'un zèle fervent pour la maison de Dieu, passait ses journées sur les toits, au milieu de l'aérienne forêt de pierre, le long des galeries délicatement ajourées, parmi les monstres des gargouilles, sous les arceaux des contreforts.

Même, un soir, il ne descendit point. Il voulait rêver là toute la nuit, à son aise, et surprendre les feux fantasmagoriques de la lune au travers de cette architecture.

Il était au sommet de l'une des tours, sur une plateforme dont la balustrade n'était pas encore posée. Il chercha s'il pourrait voir, de si haut, la statue de sa chère Vierge. Il se pencha, et, bien au-dessous de lui, crut distinguer les deux mains hors de la niche.

Il se pencha un peu plus : son pied glissa, il tomba avec un grand cri.

Dans sa chute, il rencontra un échafaudage, rebondit sur le plancher, et fut renvoyé vers le pignon pointu de la façade, où s'élevait la croix de pierre.



De ses deux mains il s'agrippa aux bras du divin Cru-

cifié ; et son corps pendit dans le vide le long de la grande croix.

Elle était trop large pour qu'il pût la serrer entre ses genoux qu'embarraissaient d'ailleurs les plis de sa robe blanche.

Là, face à face avec le Christ, les cheveux hérissés d'épouvante, il le suppliait, humblement et furieusement, de le sauver. Puis il se mit à crier de toutes ses forces : mais les bons moines, étant en paix avec Dieu, dormaient d'un sommeil si profond que personne ne l'entendit. Des oiseaux de nuit, effarouchés, tournoyaient au-dessus de sa tête. Ses pieds grattaient la pierre, cherchant en vain un point d'appui. Ses doigts s'écrasaient sur les bras de granit. Ses ongles saignaient ; il sentait un poids énorme l'attirer en bas.



Ses doigts glissèrent, lâchèrent prise...

— Au secours, Vierge Marie ! s'écria-t-il.

Et, de nouveau, il tomba...

Il tomba, sans se faire aucun mal, sur les deux paumes de marbre de la Vierge. Les mains miséricordieuses se relevèrent un peu pour le retenir.

Il s'y endormit comme un enfant dans son berceau...

À l'aurore, les moines l'aperçurent. On dressa de longues échelles. Quand on arriva près de lui pour le délivrer, il dormait encore.

— Pourquoi me réveillez-vous ? dit-il.

Il ne conta à personne le rêve qu'il avait fait dans les bras de la Vierge, ni ce qu'elle lui avait dit.

Mais, à partir de cette nuit-là, il montra une dévotion très exacte pour le Christ Rédempteur, pour Marie Immaculée, et vécut dans la plus haute sainteté.

JULES LEMAITRE.



Au Sanctuaire de la Réparation



L semble que depuis l'érection d'une grotte de Notre-Dame de Lourdes dans l'enceinte du Pèlerinage de la Réparation, Marie-Immaculée veuille réaliser ici le souhait qu'elle exprimait jadis à Bernadette : "*Je veux du monde en ce lieu.*" Un élan incroyable se manifeste en effet vers le pieux Sanctuaire de la Pointe-aux-Trembles. Au jour de l'Assomption, près de 2000 personnes, s'y trouvaient réunies ; plus de 1200 les dimanche et lundi suivants ; et chaque mardi et vendredi, qui sont les jours réguliers de pèlerinage, on est surpris et charmé de voir la foule, l'empressement et la profonde piété des chrétiens qui y accourent de toutes parts. De là est venue la pensée d'organiser un grand pèlerinage d'hommes, auquel seront conviés d'abord les membres de la Congrégation du Saint Sacrement, puis tous les chrétiens désireux d'offrir à Jésus Sauveur et à la Reine du Ciel un hommage de foi public et éclatant. Ce Pèlerinage aura lieu le *troisième dimanche de Septembre*. Il sera signalé par des exercices d'une solennité exceptionnelle, et surtout par une procession aux flambeaux dans la soirée, autour de la grotte de Lourdes. -- On pourra se procurer des billets à la Communauté du Saint Sacrement, 320, avenue Mont-Royal, au Bureau de la Réparation, 390, rue Panet, et auprès des Messieurs de la Congrégation du Saint Sacrement, dans les différents quartiers de la ville.

HIMNE HONORABLE au Sacré-Cœur de Jésus

Musique de Mr l'abbé O. Lagacé.

S. SOLO.

Cœur transper-cé pour nous. Des

cri - mes de la ter - re Ne vous sou-ve-nez plus,

Ne vous sou-ve-nez plus,

rall.

a tempo.

Du cri qui re - ten - tit, Ja - dis sur le Cal - vai - re,

a tempo.

Sou - ve - nez - vous Jé - sus Sou - ve - nez - vous Jé -

f *rall.*

sus.

a tempo *rall.*

Du monde vous jetant l'insulte et la menace,
Ne vous souvenez plus ;
De l'église à genoux qui vous demande grâce,
Souvenez-vous, Jésus !

D'un siècle à votre cause, hélas ! trop peu fidèle,
Ne souvenez-vous plus ;
Des nobles défenseurs qui sont tombés pour elle
Souvenez-vous, Jésus !

Des cœurs voués au mal, des bouches qui blasphèment,
Ne vous souvenez plus ;
De toutes les vertus des âmes qui vous aiment,
Souvenez-vous, Jésus !

Des foules s'éloignant de votre sanctuaire,
 Ne vous souvenez plus ;
 Des saints adorateurs devant vous en prière,
 Souvenez-vous, Jésus,

De nos propres péchés, à notre heure dernière,
 Ne vous souvenez plus ;
 De vos amis sur nous versant une prière,
 Souvenez-vous, Jésus.

Cœur transpercé pour nous, du crime qui déborde,
 Ne vous souvenez plus ;
 De Marie avec vous criant : miséricorde !
 Souvenez-vous, Jésus !

LA NEUVAINÉ DE SAINTE ANNE A NEW-YORK.



N grand journal de notre ville publiait récemment les lignes suivantes :

L'événement saillant de la semaine dernière à New-York a été, sans contredit, la neuvaine préparatoire à la fête de Sainte Anne qui a commencé le mercredi matin, 17 courant, à l'église St Jean-Baptiste, avec un éclat inaccoutumé, par la dédicace de la nouvelle crypte sous les auspices de Sa Grandeur Mgr l'archevêque Corrigan, pour se terminer le 26 juillet au milieu du plus grand concours de pèlerins que l'on ait jamais vu ici.

Grâce à Miss Annie Leary dont la générosité ne pouvait se borner à l'embellissement du Trône Eucharistique fondé il y a à peine quelques mois, le soubassement s'est transformé comme par enchantement sous l'habile direction des Révérends Pères du Saint-Sacrement. Le plâtre gris terne qui couvrait auparavant les murs a fait place au marbre blanc et le plafond enduit d'émail ajoute à la douce clarté qui se répand partout. C'est maintenant le

pèlerinage de la grande Thaumaturge si chère à notre race, et il vient d'être le théâtre de la plus grande manifestation religieuse qui ait éclaté aux Etats-Unis à l'aurore de ce siècle.

Le défilé imposant des pèlerins, commencé pourtant dans des proportions étonnantes, a dépassé toutes les prévisions. On avait estimé que le nombre s'en était élevé à dix mille par jour au début ; mais ce chiffre n'a fait qu'augmenter à mesure que la neuvaine touchait à sa fin, et les journaux les plus modérés affirment que le dernier jour, trente mille personnes au moins sont accourues aux pieds de sainte Anne.

Jamais, croyons-nous, semblable démonstration ne s'était vue depuis l'institution du pèlerinage en 1892. Cette dévotion populaire s'accroissait bien un peu chaque année à l'occasion de la neuvaine, mais elle semblait s'éteindre après pour ne se ranimer qu'à la faveur d'une nouvelle fête de sainte Anne.

La renaissance semble avoir été un embrasement. Longtemps avant l'ouverture des portes de la crypte, la foule était rendue et attendait. C'était une longue et triste procession d'infirmes, de désespérés, tombant de lassitude aux pieds de la bonne Sainte, pour lui demander la guérison que la science n'avait pu donner, les consolations que le monde ne pouvait offrir.

On ne saura jamais le nombre de cures merveilleuses, de conversions, de retours obtenus par l'intercession de sainte Anne. Les béquilles et les bandages qui couvraient plusieurs tables dans le sanctuaire étaient à elles seules un éloquent témoignage de ces faveurs. Un grand nombre de phénomènes miraculeux ont été consignés chaque jour par la presse protestante ; mais la plupart des cas extraordinaires lui ont échappé. Les âmes modestes redoutent la publicité et préfèrent jouir dans la solitude des consolations de la prière et de la reconnaissance.

Par contre-coup, l'œuvre de l'Adoration Perpétuelle a reçu, elle aussi, sa très grande part d'adhésions, et l'on compte par milliers les confessions et les communions de la semaine.

Tout cela est extraordinaire, dans une ville où toutes les théories s'affichent impunément, où le scepticisme railleur se moque de tout, où le persiflage irrégulier est

à la mode, où les élucubrations les plus insensées s'impriment, où le suicide fleurit et semble être un défi à la foi religieuse, où l'influence israélite devient prépondérante.

La bonne sainte Anne a semblé se soucier particulièrement des enfants et dissiper, dans cette caravane des douleurs, celles qui jetaient une ombre trop lugubre sur des existences encore à l'aurore, comme si cette intervention devait servir de réponse à ceux qui parlaient d'hypnotisme et de suggestion. Des protestants ont avoué hautement les faveurs qu'ils avaient obtenues, et les grands journaux ont répondu d'avance à ceux qui pourraient révoquer en doute l'authenticité des reliques, en publiant les lettres fameuses de Charlemagne et du pape Adrien Ier, relatives à la découverte du corps de sainte Anne à Apt.

Pour nous, qui ne devons pas oublier l'idée française dans toutes les manifestations où la Providence daigne intervenir, il se dégage des événements que nous venons de raconter, une proposition que nous tenons à mettre en relief, à savoir : que le pèlerinage de Sainte-Anne de New-York est un fait canadien-français. Il serait téméraire d'indiquer ce que l'avenir peut en faire découler pour notre race. Il est certain que nous devons remercier la Providence de s'être servie de nous pour instituer dans la ville de New-York une dévotion populaire qui peut avoir des conséquences incalculables, au point de vue des intérêts de l'Église catholique.

La Présence perpétuelle et l'Adoration eucharistique sont le complément de l'œuvre de Sainte-Anne, et là encore Dieu a jeté les yeux sur les nôtres pour accomplir ses fins. Il serait criminel de rester indifférent.

Les révérends Pères du Saint-Sacrement ont conduit la neuvaine avec un zèle et un tact admirables, et la parole vibrante de l'éloquent Oblat de Lowell, le R. P. Nolin, n'a pas peu contribué à l'heureux dénouement de cette grande affirmation religieuse.

GEORGES LEMAY.



⇒ TRAITES ET EXEMPLES ⇐

Les libres-penseurs chez eux. — Le jour de la naissance de sa fille, Littré dit à la mère : « Ma chère amie, tu es une catholique fervente et pratiquante. Elève ta fille dans les habitudes de piété qui sont les tiennes. Seulement, j'y mets une condition. Le jour où elle aura quinze ans, tu me l'amèneras, je lui exposerai mes idées et elle choisira.

La mère accepte, les années s'écoulent ; un matin elle entre dans le cabinet de travail de son mari :

— Tu te rappelles ce que tu m'as demandé et ce que je t'ai promis. Je viens tenir ma promesse ; ta fille est là, prête à t'entendre avec tout le respect et toute la confiance que lui inspire un père adoré et vénéré. Veux-tu qu'elle entre ?

— Oh ! certes, oui ! Mais pourquoi ? Pour que je lui expose mes idées ? Non ! non ! Mille fois non ! Quoi ! tu as fait de notre enfant une créature bonne, tendre, simple, droite, éclairée et heureuse ! Heureuse !... Ce mot qui, chez un être pur, résume toutes les vertus ! ... Et tu crois que je vais me jeter au travers de ce bonheur et de cette pureté !... Mes idées ! Mes idées !... Elles sont bonnes pour moi. Qui me dit qu'elles seraient bonnes pour elle ? Qui me dit que je ne risquerais pas de détruire ou d'ébranler ton œuvre ? Oh ! oui, que notre fille entre, chère femme ! pour que je te bénisse devant elle de tout ce que tu as fait pour elle, et qu'elle t'aime encore un peu plus qu'auparavant ! »

Belle réplique d'un Indien. — Un ministre protestant offrait dernièrement à un Indien catholique du Nord-Ouest un paquet de tabac, en ajoutant ces paroles suggestives : « Tiens ! Est-ce que ton prêtre t'aime ? Non, il ne te donne ni tabac, ni habits... »

Le Peau-Rouge, entr'ouvrant sa chemise, réplique sur le ton le plus accentué : « Regarde ! Es-tu capable de lire dans mon cœur ? »

« Non, » répond le ministre étonné.

« Eh bien ! reprend le sauvage, c'est dans mon cœur que la Robe-Noire met les présents qu'elle me donne. Quand je me confesse, elle lave mon âme avec le sang de Jésus-Christ ; Quand je communie, elle met Jésus dans mon cœur.

« Ton tabac va s'en aller en fumée, tes habits s'usent vite ; mais les présents de la Robe-Noire restent en moi, et je les emporterai dans le grand Ciel du bon Dieu ! »

Réponse sublime, qui prouve que Dieu révèle aux petits et aux humbles ce qu'il cache aux superbes.

L'égalité chrétienne. — On remarque dans la principale église de Toulouse une place dorée à la Table sainte. A une époque que nous ne saurions préciser, le premier président du tribunal de la ville s'approche de la sainte Table pour communier.

Un homme enveloppé d'un vaste manteau se dirige également vers l'autel pour recevoir le Dieu de l'Eucharistie ; mais, en levant la tête, il aperçoit le président, recule et se retire dans le coin le plus sombre de la vieille basilique.

Le président surpris le suivit et, lui frappant sur l'épaule, lui dit avec douceur :

— Monsieur, pourquoi me fuyez-vous ? Venez communier avec moi.

— Moi ! moi ! à côté de vous, Monsieur le Président ! balbutie le malheureux, ne me reconnaissez-vous pas ? Je suis le bourreau !...

— Ici, il n'y a pas de président, pas de bourreau, répond le noble vieillard, il n'y a que des chrétiens égaux devant Dieu...

Et le président et le bourreau communièrent côte à côte. On fit dorer la place de la table de communion où ces deux hommes s'étaient agenouillés, et c'est ainsi que ce souvenir se perpétua dans la religieuse cité du Languedoc.

A nos Abonnés retardataires

Voici une facétie cueillie dans un journal américain, et qui pourrait bien s'appliquer à certains de nos abonnés retardataires. C'est un dialogue entre saint Pierre et une âme à la porte du paradis.

Saint Pierre : Que veux-tu ?

L'âme : L'entrée du ciel.

Saint Pierre : Qu'as-tu fait pour le mériter ?

L'âme : J'ai travaillé, j'ai prié, j'ai encouragé les bonnes œuvres.

Saint Pierre : Etais-tu abonnée au *Petit Messager du Saint Sacrement* ?

L'âme : Oui.

Saint Pierre : As-tu payé ton abonnement ?

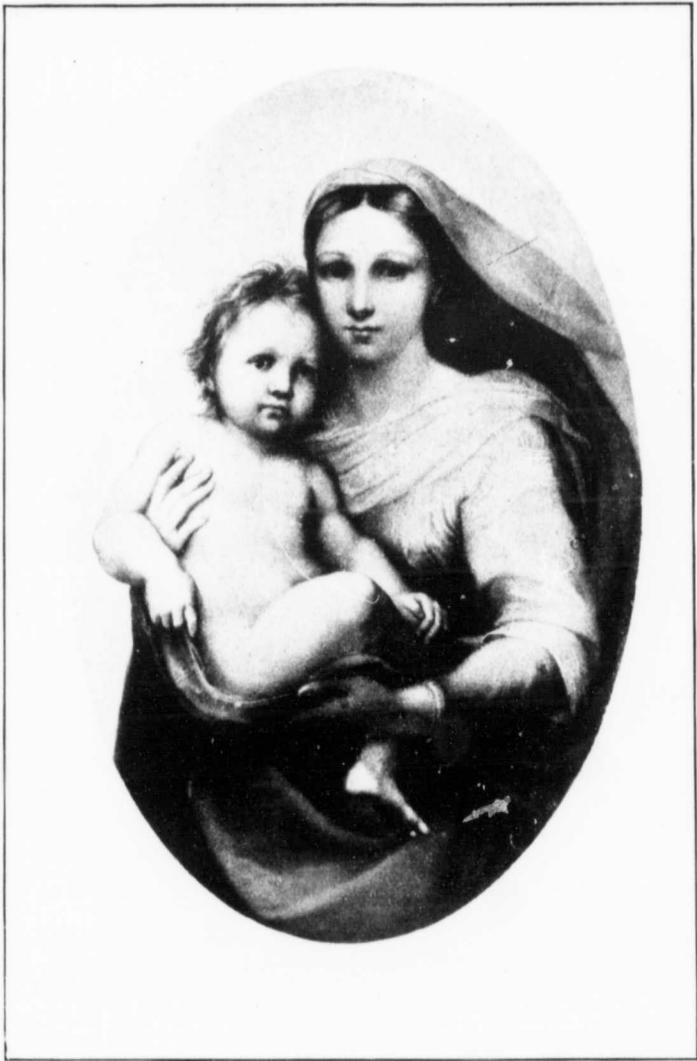
L'âme : Non.

Saint Pierre : 

.....

Pour éviter une sentence aussi rigoureuse, mais surtout pour témoigner à Notre-Seigneur leur zèle et leur dévouement, que nos amis nous envoient au plus tôt l'obole qui nous permettra de faire vivre et prospérer une œuvre si utile et si efficace pour la gloire de la divine Eucharistie.

Publié avec l'approbation de Mgr l'Archevêque de Montréal.



La Madone dite de St Sixte
(*Raphaël*)